

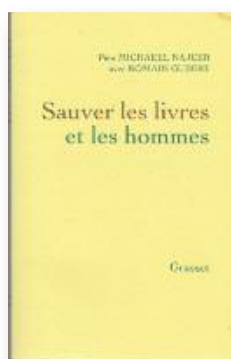
Notes de lectures de Georges Leroy

Janvier 2018

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Sauver les livres et les hommes



★★★★★

Michael Najeeb

Grasset, 180 p., 17 €

Lorsque Mossoul tombe aux mains de Daech, plusieurs dizaines de milliers de Chrétiens fuient la plaine de Ninive, au nord de l'Irak. En quelques heures, des familles entières abandonnent leurs maisons, leurs églises et leurs cimetières, fuyant un assaut de cruauté. Elles quittent la terre de Noé, d'Abraham et de saint Thomas, la leur depuis deux millénaires. Le lecteur touche du doigt l'inhumanité des islamistes et ne comprend pas l'inaction de l'Occident.

Au cours d'une incroyable épopée, l'auteur, sauve des centaines de manuscrits vieux de plusieurs siècles que les djihadistes ont juré de réduire en flamme, comme ils ont détruit Palmyre ou saccagé le tombeau de Jonas. Au péril de sa vie, ce domini-

cain de Mossoul nettoie, restaure et protège ces textes sacrés. En sauvant les livres, il permet à l'humanité de ne pas perdre son passé car sans racines, il n'y a plus d'âme.

Au cours de ce long exode, il construit aussi une arche pour sauver des familles de toutes confessions, chrétiens, yézidis ou musulmans, tous enfants du désastre. Il les nourrit, les loge, les encourage.

Voici un récit à hauteur d'homme, spirituel et pleine d'espoir, qui ne cache rien de la cruauté des actes commis par les islamistes. Parfois le destin est une grâce. C'est un témoignage unique et exceptionnel qui est proposé dans ce livre très émouvant.

La part de l'ange en nous



★★★★★

Steven Pinker

Les Arènes, 1040 p., 27 €

L'auteur propose de raconter l'épopée de l'humanité sous l'angle de la violence.

À rebours des idées reçues, la thèse a fait sensation aux USA: preuves à l'appui, l'auteur démontre que nous vivons l'époque la moins violente, la moins cruelle et la plus paisible de toute l'histoire de notre espèce. Que ce soit la violence intra-familiale, entre groupes ethniques et entre États.

Son livre pose également des questions philosophiques d'importance: Les êtres humains sont-ils essentiellement bons ou mauvais? Le XXe siècle a-t-il connu un progrès ou un effondrement moral? Avons-nous des raisons d'être optimistes quant à l'avenir?

Il aborde aussi une foule de questions plus spécifiques: Que devons-nous au Siècle des Lumières? Les tendances agressives sont-elles héréditaires? Comment le QI d'un président des EU est-il corrélé au nombre de morts dans les guerres auxquelles participe son pays? Sommes-nous de plus en plus intelligents?

L'auteur s'appuie sur une multitude de travaux, études et statistiques et explore l'histoire de la violence depuis la préhistoire jusqu'à nos jours (plus de 1000 notes, d'innombrables courbes, graphiques et références).

Pourquoi ce déclin de la violence? L'auteur se place dans le sillon des travaux de Aine Elias.

Selon l'auteur, il est peu probable que la nature profonde de l'homme ait changé. Nous possédons toujours un penchant pour la violence (la part de nos « démons intérieurs ») dû à notre évolution, ainsi qu'« une part d'ange », qui fait contrepoids à cette violence. En revanche, notre environnement matériel et historique détermine quelle part prend le des-

Les révolutions françaises



★★★★☆

JF Sirinelli

Odile Jacob, 250 p., 23,50 €

La France a changé, et rien désormais ne sera plus comme avant. En deux générations à peine, les Français ont radicalement modifié leurs façons de vivre, de penser et de voter, au point qu'on a pu parler de « Seconde Révolution » pour désigner les bouleversements intervenus au cours des années 1960.

Ce sont ces Révolutions françaises que retrace l'historien. Elles ne sont pas toutes politiques; nombre d'entre elles concernent la vie intime des Français, ce qui les enthousiasme, les fédère ou les heurte, des *Parapluies de Cherbourg* au Cabu de Charlie Hebdo, de la fin de la guerre d'Algérie à la révolution introuvable de mai 1968, du règne de De Gaulle à l'ascension de Macron.

L'auteur voit d'ailleurs dans l'élection d'Emmanuel Macron « *une révolution générationnelle* ». Il démontre, chiffres à l'appui : « *Macron apparaît bien comme le candidat victorieux d'une France post-baby-boomers. Les statistiques viennent confirmer cet état de fait : l'âge médian des Français s'établit en 2017 à 40,4 ans, soit un an de plus que le nouveau président. Une telle concomitance est inédite sous la V^e République.* »

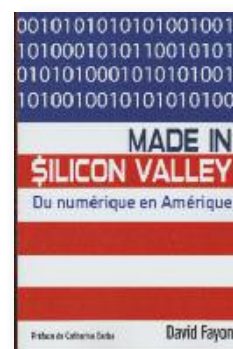
« 2017 fut une sorte de chant du cygne pour la génération du baby-boom », ajoute-t-il. Trois baby-boomers crurent pouvoir être élu président de la République : Alain Juppé, né en 1945, longtemps en tête dans les sondages; François Fillon, né en 1954, également un temps favori; et Jean-Luc Mélenchon, né en 1951, qui, jusqu'au bout, cru pouvoir accéder au second tour de l'élection.

L'auteur rappelle que si les baby-boomers se sont distingués sur le devant de la scène politique depuis le début des années 1980, ils ont piétiné avant d'arriver au pouvoir. Les doubles mandats de François Mitterrand (1981-1995) et de Jacques Chirac (1995-2007) ont différé la consécration politique de la génération du baby-boom, celles de Nicolas Sarkozy, né en 1955, et de François Hollande, né en 1954. Ainsi, nombre de leurs congénères aux parcours politiques brillants n'ont pas eu droit à leur tour : Laurent Fabius, né en 1946; Dominique Strauss-Kahn, né en 1949; ou Ségolène Royal, née en 1953.

Plus largement, cet ouvrage retrace l'histoire des mutations sociales, économiques, politiques ou cultu-

relles en France depuis les années 1960; et décrit les évolutions perceptibles dans les mentalités, des modes de vie, des pratiques politiques ou encore du marché du travail.

Made in Silicon Valley



★★★★☆

David Fayon

Pearson, 230 p., 27 €

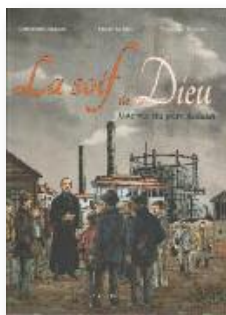
Il était une fois... le numérique. Pour quiconque s'intéresse à l'entrepreneuriat, les États-Unis restent une terre mythique : quels enseignements les entreprises françaises peuvent-elles tirer du dynamisme américain ? Quelles sont pour elles les « ubérisations » et les innovations possibles ? De quoi peuvent s'inspirer les dirigeants français pour assurer leur transformation digitale ? Quelles sont les bonnes pratiques transposables ?

Depuis la Silicon Valley, mais aussi à New York, Seattle, Boston... , l'auteur a mené une enquête de terrain pour comprendre les raisons de la suprématie de l'Amérique du Nord dans le numérique sur l'ensemble de la chaîne de valeur : matériel, logiciel, données. Il a conduit plus de quatre-vingts interviews d'acteurs de toutes nationalités présents sur le sol américain : chez IBM, Microsoft, Intel, Cisco et de nombreuses start-up de tout secteur, ainsi que chez ces « géants » réunis sous les

acronymes GAFa (Google, Apple, Facebook, Amazon) et NATU (Netflix, Airbnb, Tesla, Uber).

Son objectif : mieux comprendre les raisons de leur succès pour éclairer ses homologues européens. Au-delà des investigations et des benchmarks, il livre ainsi des pistes précieuses sur les opportunités de coopération entre la France et l'Amérique du Nord pour disposer de relais de croissance. Il s'inspire également des bonnes pratiques pour proposer les actions et les initiatives que les décideurs français, quel que soit leur degré de responsabilité, pourraient mettre en place pour innover, « disrupter » les mentalités et créer de la valeur.

La soif de Dieu, le père Anizan



★★★★☆

Collectif

Ed. Emmanuel, 60 p., 15 €

Voici sous forme de bande dessinée, la vie du père Anizan. Le 1^{er} mai 1928, dans le quartier de Charonne à Paris, le père Anizan prononce une dernière fois « J'ai soif de Dieu », sur son lit de mort. Au dehors, le peuple qu'il a tant aimé s'apprête à célébrer la Fête du travail. Cette soif ardente, Jean-Émile Anizan la ressent depuis sa jeunesse, mêlée d'un désir brûlant de servir les pauvres. Passionné de Dieu comme des

gens du peuple, pauvre parmi les pauvres, fidèle malgré les épreuves, fondateur des Fils de la Charité... Voici l'histoire d'un homme intrépide, qui a su apporter l'amour de Dieu dans la foule délaissée des ouvriers du XX^e siècle naissant.

Montaigne



★★★★☆

Arlette Jouanna

Gallimard, 460 p., 25 €

On l'imagine souvent retiré dans sa tour pour caresser les muses et élaborer une sagesse intemporelle. Mais Montaigne ne peut se résumer à l'image du philosophe voué à la contemplation. C'est un seigneur à la tête d'un vaste domaine, avec ses paysans, ses vignes et ses champs. Un gentilhomme pétri de culture nobiliaire, dont il brave les certitudes pour leur substituer un idéal inédit : conquérir la grandeur dans la « médiocrité » d'une existence ordinaire. Un ancien magistrat aussi, pénétré d'un riche savoir juridique, qu'il mit pour un temps en œuvre au Parlement de Bordeaux, ville dont il deviendra le maire. Un acteur politique surtout, happé par la tourmente des guerres de religion, la violence des haines confessionnelles et la hantise de la mort qui ensanglante la France.

On ne peut comprendre, écrit l'auteur, le destin singulier de cet homme d'exception sans mettre en miroir les différentes figures qui composent sa personnalité et le terroir historique dans lequel elles s'enracinent. C'est d'un regard d'historien qu'il faut en effet redécouvrir son itinéraire tumultueux et la fascinante diversité d'une pensée toujours en mouvement.

Si Montaigne nous parle encore, c'est qu'au milieu des troubles civils, il en appelle à la « raison publique » pour transcender les intolérances ; c'est qu'il invite à affranchir l'esprit du poids des conventions arrêtées et des préjugés invincibles. Ni le vestige d'un passé révolu, ni le prédicateur d'un individualisme hédoniste, mais tout simplement notre contemporain.

Les sept piliers de la sagesse



★★★★☆

T.E. Lawrence

Payot, 300, 11 €

Figure mythique à la personnalité complexe, officier militaire et aventurier idéaliste anglais, Thomas Edward Lawrence, dit Lawrence d'Arabie, fut également un grand prosateur.

Le colonel Lawrence était-il un agent secret mythomane et doué pour les lettres ? Ou bien un chef de guerre, l'inventeur inspiré de la gué-

rilla? Sa transformation en bédouin fut-elle autre chose qu'un travestissement? Qu'en était-il de son homosexualité? Le mythe de Lawrence tient à une existence et à une personnalité hors du commun. Mais il ne serait rien sans cette autobiographie fascinante, où se mêlent récit d'aventures, analyses politiques et réflexions philosophiques, et qui s'impose comme un grand moment de la prose anglaise du XXe siècle.

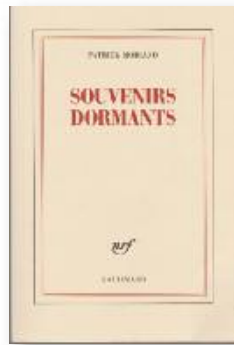
Bien avant d'être immortalisé par Hollywood grâce au film de David Lean Lawrence d'Arabie, avec Peter O'Toole dans le rôle-titre, T.E. Lawrence (1888-1935) était déjà une légende de son vivant. Dans Les Sept Piliers de la sagesse, paru en 1926, Lawrence offre sa version de son rôle dans la révolte arabe contre les Turcs durant la Première Guerre mondiale et dans l'avènement du nationalisme arabe contemporain.

Archéologue passionné par les civilisations du Proche-Orient et agent de la puissance britannique, il conçut le projet d'un empire arabe sous influence de l'Angleterre. Bédouin parmi les Bédouins, il participa à la prise d'Aqaba et entra en vainqueur à Damas. Mais son rêve d'unité arabe ne fut pas suivi par son propre camp lors de la conférence de la paix. Autobiographie, récit de guerre et d'aventure, épopée dans le désert, texte littéraire, cet ouvrage est tout cela à la fois. Personnage hors du commun, Lawrence a donné lieu à de nombreuses biographies. La première, de Robert Graves, Lawrence et les Arabes fut écrite de son vivant. Homme d'aventures, Lawrence a ouvert la route à d'autres explorateurs britanniques dans le désert des Bé-

douins d'Arabie, comme Wilfred Thesiger (Le Désert des déserts).

Il livre ici le récit de son expérience au sein du mouvement arabe pour l'indépendance, dont il se fit l'un des plus ardents défenseurs.

Souvenirs dormants



★★★★☆

Patrick Modiano

Gallimard, 110 p., 14 €

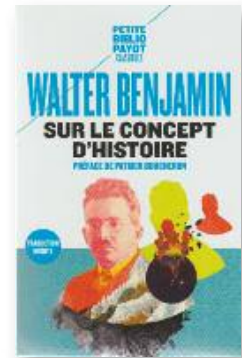
Jean D. a environ 20 ans, ne va plus à la fac et vit de menus travaux (paroles de chansons, commerce plus ou moins licite de livres anciens). Le principal trait de caractère qu'il confiera est une propension à la fuite

Autour de lui, il convoque et réinvente des personnages féminins (Mireille Ourousov, Geneviève Dalame, Madeleine Péraud, ainsi qu'une jeune fille sans doute meurtrière de son amant et dont Jean, un demi-siècle plus tard, préfère taire le nom...), des lieux (du Jardin des Plantes à la Haute-Savoie), une atmosphère en noir et blanc (avant le basculement de la fin des années 1960), des objets (un agenda, un pistolet dans un étui en daim, des rapports de police), des scènes et des motifs (notamment l'occultisme et les adeptes de Gurdjieff).

Tant et si bien qu'on a le sentiment d'accéder, à travers ces graves et elliptiques *Souvenirs dormants*,

irrigués de mille secrets et non-dits, à la pure essence de son geste poétique, admirable, essoré depuis l'origine de toute mélancolie et de toute volonté introspective, mais aussi désormais d'une réelle préoccupation romanesque.

Sur le concept d'histoire



★★★★☆

Walter Benjamin

Payot, 200, 9 €

"Il a les yeux écarquillés, la bouche ouverte, les ailes déployées. Il a tourné le visage vers le passé. Il aimerait sans doute rester, réveiller les morts et rassembler ce qui a été brisé. Mais une tempête se lève..." Au printemps 1940, quelques mois avant de se suicider, Walter Benjamin rédige une suite d'aphorismes denses et étincelants, bouleversants blocs de prose poétique au centre desquels rayonne *Angelus Novus*, le tableau de Klee, que le philosophe associe à l'Ange de l'Histoire. Réunis sous le titre de *Sur le concept d'histoire*, ces aphorismes sont le texte le plus commenté de Benjamin, qui reste influencé par la vision allemande et le marxisme historique. Leur répondent ici deux autres essais: "Eduard Fuchs, le collectionneur et l'historien" (1937), et le célèbre "Paris, la capitale du XIXe siècle" (1935), traversés par une même question: peut-on sauver le passé?

Témoignage de la déséducation nationale



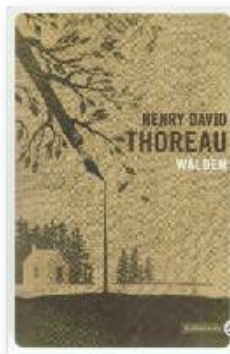
★★★★☆

Jean-Noël Robert

Les belles lettres, 190 p., 17 €

La démagogie et l'hypocrisie sont les deux mamelles de la déséducation nationale. C'est peu de dire que l'école se porte mal. Elle constitue la principale caisse de résonance d'un malaise qui la dépasse et qui gangrène la société. Elle souffre surtout d'une entreprise de destruction massive orchestrée par une administration ministérielle aux mains d'idéologues pédagogistes qui ne sont pas seulement de naïfs Trissotins. L'auteur de ce petit livre a supporté, non sans peine, pendant plus de quarante ans, les affres de cette « décébration » programmée. Il a eu la chance d'exercer parallèlement dans le secondaire et dans le supérieur et s'est trouvé confronté à nombre de maux qui ont aujourd'hui engendré la débâcle de notre école : la succession des réformes, la complexité des programmes, les aberrations de l'orientation, les atteintes répétées contre la laïcité... Une vision à la fois personnelle et élargie, simplement nourrie d'une expérience et d'un bon sens qu'exigent la pratique du « terrain » et surtout l'amour du métier.

Walden



★★★★☆

Henry David Thoreau

Gallmeister, 360, 18 €

Henry David Thoreau (1817-1862) est né à Concord, dans le Massachusetts. À l'âge de 20 ans, il rencontre Ralph Waldo Emerson qui deviendra son mentor et l'initie au transcendantalisme. Dans ses écrits, Thoreau mène des réflexions sur la vie simple, loin de la société, prônant l'individualisme et une certaine forme d'oisiveté dans la communion avec la nature. « Poète-naturaliste », Thoreau est aussi un militant convaincu qui se bat notamment contre l'esclavagisme et prônera la désobéissance civile.

En 1845, Henry David Thoreau part vivre dans une cabane construite de ses propres mains, au bord de l'étang de Walden, dans le Massachusetts. Là, au fond des bois, il mène pendant deux ans une vie frugale et autarcique, qui lui laisse tout le loisir de méditer sur le sens de l'existence, la société et le rapport des êtres humains à la Nature. Une réflexion sereine qui montre qu'il faut s'abstraire du monde et de ses désirs pour devenir réellement soi-même.

Individualiste, Thoreau l'est c'est certain, mais derrière son « autarcisme », il est égoïste. En ce sens il

correspond à notre société centrée sur elle-même (et qui se regarde dans son écran).

Inversement, comment nos intellectuels se rengorgent de cet auteur qui est fermé sur lui ; il n'est pas pour l'ouverture, la solidarité et la tolérance ; ou s'il l'est c'est dans l'idée par dans les faits et les actes.

Walden est un monument de l'histoire littéraire américaine à l'immense postérité. Un texte magnifique, une épopée poétique qui célèbre la beauté du monde, tout ce que les hommes ont devant les yeux et qu'ils ne voient plus.

Cette édition est augmentée d'une chronologie et d'un hommage du philosophe Emerson, inédit en français.

Un loup pour l'homme



★★★★☆

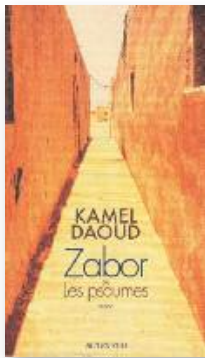
Brigitte Giraud

Flammarion, 250 p., 19 €

Printemps 1960. Antoine est appelé pour l'Algérie au moment où Lila, sa toute jeune femme, est enceinte. Il demande à ne pas tenir une arme et se retrouve infirmier à l'hôpital militaire de Sidi-Bel-Abbès. Ce conflit, c'est à travers les récits que lui confient jour après jour les « soldats en pyjama » qu'il en mesure la férocité. Et puis il y a Oscar, amputé d'une jambe et enfermé

dans un mutisme têtu, qui l'aimante étrangement. Avec lui, Antoine découvre la véritable raison d'être de sa présence ici : « prendre soin ». Rien ne saura le détourner de ce jeune caporal, qu'il va aider à tout réapprendre et dont il faudra entendre l'aveu. Pas même Lila, venue le rejoindre. Dans ce roman tout à la fois épique et sensible, l'auteur raconte la guerre à hauteur d'un « appelé », Antoine, miroir intime d'une génération embarquée dans cette guerre. Ce faisant, c'est aussi la foi en la fraternité et le désir de sauver les hommes qu'elle met en scène.

Zabor



★★★★☆

Kamel Daoud

Actes Sud, 330 p., 21 €

Orphelin de mère, indésirable chez son père remarié, élevé par une tante célibataire et un grand-père mutique, Zabor n'avait rien d'un enfant comme les autres. Il a grandi à l'écart de son village aux portes du désert, dormant le jour, errant la nuit, solitaire trouvant refuge dans la compagnie des quelques romans d'une bibliothèque poussiéreuse qui ont offert un sens à son existence. Très tôt en effet, il s'est découvert un don : s'il écrit, il repousse la mort ; celui ou celle qu'il

enferme dans des phrases de ses cahiers gagne du temps de vie.

Ce soir, c'est un demi-frère haï qui vient frapper à sa porte : leur père est mourant et seul Zabor est en mesure, peut-être, de retarder la fatale échéance. Mais a-t-il des raisons de prolonger les jours d'un homme qui n'a pas su l'aimer ?

Fable, parabole, confession vertigineuse, ce roman célèbre l'insolente nécessité de la fiction en confrontant les livres sacrés à la liberté de créer. Telle une Shéhérazade ultime et parfaite, Zabor échappe au vide en sauvant ses semblables par la puissance suprême de l'écriture, par l'iconoclaste vérité de l'imaginaire.

Pourquoi raconte-on des histoires depuis toujours ? Pour contrer le temps ? La peur ? Peupler la nuit par un feu et un récit ? Pour s'amuser ? Il y a dans ce rite immémorial une nécessité, un besoin et pas seulement un désir. Car lorsqu'on raconte ou lorsqu'on écrit, l'histoire a un début et une fin, contrairement au monde et à ses étoiles qui parsèment nos interrogations. L'histoire en est l'alternative, la possible cohérence, notre part : il y a la pierre tombale et la première pierre, la quête et le triomphe. Cette nécessité de la parole, qui plus tard deviendrait livres, m'est apparue très tôt comme une évidence. *Les Mille et Une Nuits* en résumant la formule : une femme raconte pour sauver sa vie. La sienne, seulement. Alors que toute la littérature est là pour sauver la vie des autres, autant que possible, la part humaine.

Sauf que, pour écrire ou raconter, il faut un feu pour fixer le voyageur

et une langue qui maîtrise la peur nocturne. L'aventure de la langue n'est pas dans l'extension de sa synonymie vertigineuse mais dans celle de notre puissance, celle du narrateur et de l'auditeur. La langue est une aventure en soi. Possibilité de libération, preuve de liberté. Comment raconter le monde entre le récit de la guerre de libération, qui fait passer la mort avant la vie, et le récit des religieux, qui fait passer l'au-delà avant l'ici-bas ? C'est une question qui obsède l'auteur : prouver que le monde existe !

Toute langue est autobiographique. Écrire, c'est se libérer ; lire, c'est rejoindre ou embrasser ; imaginer, c'est assurer sa propre résurrection. Le dictionnaire est une escalade du sens. La langue est dans l'antécédent du mot : le goût. C'est aussi le but de cette fable, rappeler cette hiérarchie.

L'idée était de sauver la Shéhérazade des *Mille et Une Nuits* et de reposer la plus ancienne des questions : peut-on sauver le monde par un livre ? Vieille vanité...

Détective de père en fils



★★★★☆

Rohan Gavin

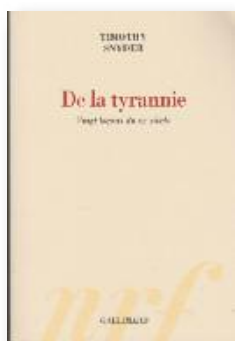
Gallimard, 360 p., 8 €

À treize ans, Darkus est un garçon comme les autres - ou presque : un

cerveau hors norme, un chapeau en tweed, des dossiers top secret dans sa chambre... Surtout, il est le fils du détective Alan Kingsley, spécialiste des affaires inexplicables et plongé dans un coma hypnotique depuis quatre ans. À son réveil, Alan aura besoin du remarquable esprit de déduction de Darkus pour affronter le plus déroutant des mystères : un livre peut-il pousser ses lecteurs à commettre des crimes ?

Un duo étonnant de détectives, une enquête captivante et un humour décalé qui fait mouche !

De la tyrannie



★★★★☆

Timothy Snyder

Gallimard, 370 p., 10 €

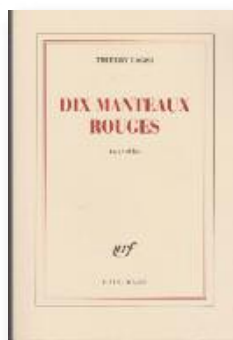
Entamé au lendemain de l'élection de Donald Trump, ce texte se présente comme un guide de résistance, proposant aux Américains et à l'Europe un bref catalogue d'idées pour préserver les libertés dans les années à venir.

En vingt chapitres didactiques, l'historien explique les parallèles entre la situation actuelle aux États-Unis et l'histoire de l'Europe du XXe siècle. L'écrivain propose une série de préceptes élémentaires : ne pas faire preuve d'obéissance anticipée, protéger les institutions, faire attention aux mots et s'élever contre l'usage

dévoqué des termes patriotiques, chercher la vérité des faits, refuser l'État de parti unique, se sentir responsable du monde...

Nous pourrions être tentés de croire que notre héritage démocratique nous protège automatiquement des menaces. C'est un réflexe malheureux. Notre tradition même requiert que nous examinions l'histoire pour comprendre les sources profondes de la tyrannie et envisager les réponses appropriées. Nous ne sommes pas plus sages que les Européens qui ont vu la démocratie succomber au nazisme ou au communisme au XXe siècle. Notre seul avantage est de pouvoir attirer l'attention sur leur expérience. Il est désormais grand temps de le faire. Ce bréviaire tonique pour temps difficiles est fort utile pour comprendre le monde actuel.

10 manteaux rouges



★★★★☆

Thierry Laget

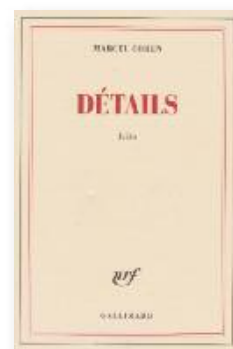
Gallimard, 140 p., 15 €

Sept nouvelles aux allures de flâneries, de déambulations dans les rues d'une ville, égrènent dix manteaux rouges qui sont autant de femmes, unis, par-delà la diversité des lieux et des époques, par une voix qui se souvient et qui raconte. Le manteau oublié d'une inconnue

évoque celui de la jeune fille aimée dans la brume de Prague. À Paris, l'amante blessée porte, le dernier soir, un manteau grenat ; la gitane qui promet l'amour est vêtue d'un manteau couleur de bruyère. Et quand le narrateur a trouvé l'amour en la personne de l'Immortelle bien-aimée, elle est un anorak rouge, sur le blanc de la neige, dans une station de ski. Il y aura encore un manteau cerise à Manhattan, devant le Mémorial aux victimes du 11 septembre, un manteau de laine ponceau à Clermont-Ferrand, le manteau pourpre d'une Madone des neiges à Rome... Et nous parvenons ainsi à l'origine du monde : la nativité, celle du narrateur qui n'a pas dissimulé que son activité principale est celle d'un écrivain.

Le grand plaisir de lecture de ces nouvelles, tout en délicatesse, humour léger, perception poétique des situations et des êtres, vient de l'art même de cet écrivain, qui est en somme celui de l'auteur en personne.

Détails



★★★★☆

Marcel Cohen

Gallimard, 200 p., 18 €

Cet ouvrage s'inscrit dans le prolongement de l'œuvre construite par l'écrivain. Il témoigne une nouvelle

fois chez l'auteur, mais sous un angle légèrement différent, du sens tout à fait unique de l'observation, de l'inspection et de l'Histoire. Il s'appelle « l'homme ». Il possède une caractéristique peu commune: il ne peut se déprendre d'une attirance, d'une obsession pour le détail. Celui qui sauve ou celui qui tue, incongruité ou originalité, la petite chose négligée par le *vulgum*, mais qui marque une singularité. Être ainsi vétilleux, c'est pour l'homme sa façon d'exister, de peser imperceptiblement sur le cours des choses. En faisant du détail d'un paysage, d'une situation, d'une œuvre d'art, l'essentiel, il renverse le point de vue habituel et réveille singulièrement le regard et la pensée de son lecteur.

Dieu est à l'arrêt du tram



★★★★☆

Emmanuel Moses

Gallimard, 120 p., 15 €

La poésie d'Emmanuel Moses a pour elle d'être immédiatement reconnaissable par sa forme narrative, prosaïque; par son contenu entre prière et comptine, entre réel et rêve(rie), entre philosophie et théologie; enfin par sa voix simple, juste et sans effets de style.

Le réel est présent. Non tel qu'il est mais métamorphosé sans qu'aucune clé ne soit offerte. Raconteur

d'histoires, l'auteur reste un poète narratif d'un genre particulier. Son écriture est imprégnée de vie, de cohues et de bruits. Manière de prendre en sandwich le réel entre poésie et fiction. L'auteur aime brouiller les frontières. La dialectique du loufoque est toujours présente même lorsqu'il s'agit d'aborder l'existence de Dieu afin que la métaphysique bascule dans la pataphysique.

Son entreprise poétique voyage sur une ligne de crête qui l'expose à tous les dangers, en répétant ce que les traditions anciennes ont magnifiquement dit et chanté: les dieux, Dieu, le destin, le temps, la mort, les sentiments humains, l'amour. Pourtant il paraît neuf et échappe à toute banalité par la sobre justesse de son expression et une fraîcheur de tonalité qui rend tout ce qu'il « répète » actuel et présent.

Ignace de Loyola



★★★★☆

Saje

DVD, 20 €

En tant que soldat, au cours d'une période de tension politique en Espagne, Ignace de Loyola (1491-1556) vivait une vie de violence.

Mai 1521. Ignace de Loyola, assoiffé de gloire et d'exploits, combat avec courage les troupes françaises lors du siège de Pampelune en Espagne. Gravement blessé à la jambe

et condamné à rester alité, Ignace va devoir remettre en question tous ses rêves de grandeur... Près de 20 ans plus tard, il fondera la Compagnie de Jésus (les Jésuites), une congrégation qui bouleversera la face de la chrétienté. Découvrez l'homme derrière la légende.

Djihad 1914-18



★★★★☆

Jean-Yves Le Naour

Perrin, 250 p., 20 €

Le premier livre sur la place de l'islam durant la Première Guerre mondiale, durant laquelle 600 000 soldats musulmans servirent la France.

Entre 1914 et 1918, l'Allemagne de Guillaume II cherche par bien des moyens à allumer dans les Empires français et anglais une rébellion massive des musulmans. Pour ce faire, quoi de mieux que de pousser le sultan de Constantinople à proclamer la guerre sainte contre les chrétiens? Tout est pensé, mûri, réfléchi par les stratèges allemands: le panislamisme et le djihad assureront la victoire du Reich.

Ce projet, pris très au sérieux dans les ministères de Berlin, Londres et Paris, fut un échec, au sein d'un Empire ottoman en décomposition comme au Maghreb: Marocains, Tunisiens et Algériens servirent massi-

vement dans l'armée française, et tous payèrent leur fidélité au prix du sang. Si les peuples musulmans exigèrent, durant et après la guerre, des droits nouveaux, ce fut le panarabisme, non le panislamisme, qui servit d'étendard commun.

Pour rendre compte de cette réalité totalement méconnue, et pourtant passionnante, de l'histoire de la Grande Guerre et restituer tant les plans allemands que les questions qui traversèrent alors le monde musulman sous domination européenne, il fallait la connaissance intime de la période et le sens du récit de Jean-Yves Le Naour.

Homo informatix



★★★★☆

Luc de Brabandère

Le Pommier, 140 p., 13 €

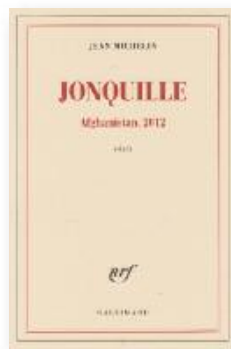
Quand un ingénieur philosophe se penche sur l'informatique, on peut s'attendre à être dépaysé.

Car si l'informatique a, à l'instar de l'écriture et de l'imprimerie, révolutionné notre manière de penser, cette science a pris naissance... il y a plus de 3 000 ans, bien avant que l'ordinateur ne fasse ses premiers calculs ! Et quoi de mieux, pour se familiariser avec cette nouvelle façon de penser, que de se glisser dans la tête de ceux qui l'ont façonnée ?

C'est donc un voyage que nous propose l'auteur, à la rencontre de personnalités hors du commun, certaines connues, d'autres injustement méconnues qui, chacune dans leur domaine, avec des intuitions fulgurantes, ont contribué à cette révolution qui nous touche tous.

Mais pour l'auteur, l'histoire d'*Homo Informatix* est loin d'être terminée. Elle reste même encore à écrire et l'importance des enjeux est telle qu'il vaut mieux prendre le clavier soi-même. Partant du constat qu'aujourd'hui, les principaux protagonistes de cette épopée sont avant tout des techniciens et des entrepreneurs, l'auteur nous invite à inventer tous ensemble les principes d'un humanisme numérique. Car il n'existe pas d'algorithme pour écrire l'avenir !

Jonquille



★★★★☆

Jean Michelin

Gallimard, 370 p., 21 €

Un monde à part. Ils s'appellent Mathieu, Greg, Aïssa, David, Jean-Jacques... le narrateur-auteur est leur capitaine, leur compagnie du 16e bataillon de chasseurs s'appelle Jonquille. Nous sommes en Afghanistan, à l'été 2012, alors qu'à la mission de lutte contre les talibans se mêlent déjà les préparatifs du rapatriement

annoncé par la France. Comment raconter la guerre à ceux qui ne la voient que de loin ? Comment parler des hommes et des femmes, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils vécurent ? L'auteur a choisi de dire leur histoire, portrait après portrait, souvenir après souvenir, sans grand spectacle, à hauteur d'homme. La mort est au rendez-vous, c'est un air que l'on respire. Tout, ici, est vu à travers le prisme d'un quotidien où les urgences du moment ne cessent de croiser l'attente, les liens familiaux, la fraternité, cette part intime qui ne disparaît jamais. À la fin de son séjour, il a considéré qu'il était important de ne pas perdre la mémoire de ce qu'il avait vécu en compagnie de ses camarades.

Du récit haletant des opérations de terrain aux confidences paisibles du soir et à l'angoisse du lendemain : tel est l'univers dont le capitaine ouvre les portes, avec une pudeur et une franchise qui touchent en profondeur. L'exercice du commandement est aussi une leçon de solitude.

Lettres à Ysé



★★★★☆

Paul Claudel

Gallimard, 460 p., 29 €

Voici la correspondance tant attendue entre Paul Claudel et Rosalie Vetch, qui fut le modèle d'Ysé dans

Partage de midi et de Doña Prouhèze dans Le Soulier de satin. Les lettres se situent presque toutes entre 1921 et 1925, lorsque Claudel est ambassadeur au Japon. « Quand tu me parles d'amour, c'est comme une flamme qui me réveille et m'embrase. Il n'y aura jamais d'autre corps et d'autre cœur pour moi que ceux de ma Rosie », écrit l'ambassadeur, en 1923.

Chaque lettre apporte des détails ignorés sur une aventure encore largement incomprise. Les curieux de "petits faits vrais" vont trouver ici de quoi satisfaire leur appétit. Ils découvriront aussi des descriptions de sites et de paysages : mer et ciel omniprésents. Mais les révélations de loin les plus précieuses touchent à la destinée exceptionnelle des deux partenaires principaux, observés à travers un demi-siècle : 1900-1951.

LUI entend n'avoir pour ELLE aucun secret. Il se montre dès lors sous toutes ses faces : l'homme si sauvagement solitaire, mais également aux prises avec autrui ; le diplomate en action ; le créateur au sommet de son art ; l'amant enflammé, mais aussi le mari mortifié ; sa foi en insupportable conflit avec sa passion – car tous ces versants se rencontrent : "Pour être un artiste, il ne sert à rien d'avoir Dieu au cœur si l'on n'a le diable au corps !"

Quant au couple qu'ils s'épuisèrent à former, ELLE et LUI, l'apport du courrier claudélien se révèle inestimable. Il éclaire d'un jour qu'on n'espérait plus sa flamboyante origine et sa première croissance orageuse, puis les conditions de sa rupture et le silence qui la scella treize ans durant ; la péripétie des "retrouvailles"

entre équivoque et mystère ; enfin, le lent éloignement d'un Éden inaccessible. Avec le temps les lettres ressassent cet amour à la fois fini et infini, vécu et sublimé, quand elles déploient la lyre du « je me souviens », on se délecte.

C'est grâce à Louise, l'enfant de ce couple illégitime, que les 190 lettres de Claudel à sa mère ont été conservées. Sept ans après la mort de Rosalie Vetch, sa fille les vend à un libraire qui les cédera en 1975 au baron Ludo van Bogaert, lequel les légua à la bibliothèque royale Albert I^{er} de Bruxelles avec interdiction de consultation jusqu'en 2000. C'est à cette date que les enfants légitimes de Claudel prirent connaissance des lettres et demandèrent à ce qu'elles ne soient rendues publiques qu'après leur mort. Mais des éditions pirates ont bientôt circulé, et puis les liens entre l'œuvre et la vie étaient trop flagrants, le rôle de Rosalie trop central, les héritiers ont finalement cédé.

La liste de Foch



Laurent Guillemot

Ed de Fallois, 16 p., 22 €

Au moment où l'on va célébrer le 100e anniversaire de l'Armistice de 1918, il est important de montrer que, contrairement aux idées reçues,

pendant la Grande Guerre les officiers généraux autant que les soldats de 2e classe étaient dans les tranchées de première ligne. L'Armistice, c'est la fin de la guerre, mais aussi le moment des bilans.

Chaque famille garde le souvenir d'un grand-père, d'un grand-oncle tombé au champ d'honneur. Rares sont ceux qui, revenant au pays de leurs ancêtres, ne lisent pas leur patronyme au fronton du monument aux morts. Ces longues listes ont longtemps conforté la conviction populaire, selon laquelle seuls les soldats étaient dans les tranchées, alors que les généraux suivaient le déroulement de la bataille depuis des abris bétonnés, loin de la mitraille.

Ce n'était pas le cas. Nombreux étaient ceux qui se portaient dans les endroits les plus exposés, afin d'évaluer les meilleures chances de réussite des ordres qu'ils venaient de donner. Les secondes classes ou les généraux, tous ont fait leur devoir.

Les promotions des uns et des autres pouvaient être très différentes. Parmi ces 42 futurs généraux, qui seront tués entre 1914 et 1918, on trouve des enfants de troupe ou des soldats de 2e classe, une majorité de Saint-Cyriens et quatre Polytechniciens. On s'aperçoit d'emblée, que la ligne de départ n'était pas la même pour tous. Quand la guerre arrive en août 1914, certains ont gagné leurs galons dans les colonies, en risquant quotidiennement leur vie, alors que d'autres les ont obtenus dans les bureaux des états-majors, ou les salons ministériels. On pouvait se retrouver à la tête d'une brigade,

sans jamais avoir eu de commandement, et sans être forcément moins compétent que ceux qui avaient guerroyé aux quatre coins du monde.

À la fin de la Grande Guerre, Foch décide d'honorer la mémoire des généraux morts entre 1914 et 1918. Il y en a environ 90, mais dans sa liste il ne retient que ceux tués dans les tranchées. Ce livre raconte la carrière militaire de ces 42 généraux dont une plaque commémorative rappelle les noms dans une chapelle de l'église Saint-Louis des Invalides.

Ma tribu plus que française



★★★★☆

Philippe Alexandre

Fayard, 280 p., 19 €

Quand il a été baptisé en 1941, à l'âge de neuf ans, l'auteur n'avait jamais entendu parler de Dieu. Et encore moins des chrétiens et des juifs. Il ignorait aussi qu'avec trois grands-parents « israélites », comme on disait alors, il était promis à un voyage vers la mort. Trois quarts de siècle plus tard, il a voulu savoir d'où et de qui il venait puisque personne n'a jamais cru bon de l'éclairer.

Tout est parti d'un village près de Francfort et d'un marchand de chevaux juif et allemand. Au lendemain de la Révolution, cet aïeul a

été pris d'un amour absolu, inconditionnel, pour la France, seul pays d'Europe qui avait donné à ceux de son peuple le privilège d'être des citoyens de plein droit, bénéficiant de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité. Il a légué à toute sa lignée cette superbe passion française qui perdure depuis deux siècles, à travers tant d'événements cruels ou éblouissants. Pour prix de cette glorieuse identité, il a fallu renoncer à une religion, des souvenirs, des traditions, une langue, une histoire.

Au fil des générations, personne, dans cette famille, n'a refusé ces sacrifices, nul n'a voulu revenir en arrière. Tous ont adopté une loi appelée tour à tour « intégration » ou « assimilation ». Ils ont voulu, chacun avec ses talents, être des Français exemplaires. Rien que français, plus que français.

Michéa, l'inactuel



★★★★☆

MM Roux

Ed Bord de l'eau, 200 p., 16 €

Jean-Claude Michéa est un philosophe désormais bien installé dans le paysage intellectuel français. Manifestant une forte filiation avec George Orwell, sa pensée est dédiée à la compréhension de notre époque qu'il estime entièrement modelée par le triomphe de la « civilisation libérale ».

Depuis vingt ans, il contribue à renouveler l'analyse des évolutions de la société contemporaine en mettant à jour les soubassements culturels du capitalisme. Par la remise en question des oppositions structurelles du débat politique (gauche/droite, progrès/réaction, tradition/mouvement, peuple/élites, etc.) Michéa s'attache aussi à dérégler nos boussoles traditionnelles et invite son lecteur à reconsidérer le sens des clivages jusqu'alors admis, seul moyen, à terme, d'envisager une alternative politique au capitalisme triomphant associé au culte de la croissance. Ses différentes positions lui ont valu d'être qualifié de « nouveau réactionnaire » et d'être enrôlé malgré lui par une droite intellectuelle dans la critique de l'antiracisme et de la postérité supposée délétère de mai 1968. Ce livre montre qu'il s'agit pourtant d'une instrumentalisation qui ne résiste pas à une lecture attentive de son œuvre.

Ce faisant, il répond également à la question : « Pourquoi un penseur que tout classe à gauche est-il considéré comme de droite ? »

Peuple souverain



★★★★☆

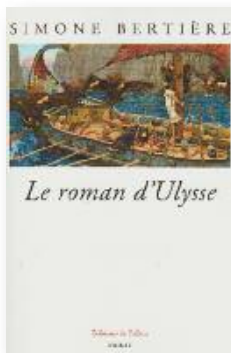
Pascal Ory

Gallimard, 250 p., 21 €

Notre conjoncture historique ramène au-devant de la scène une

série de questions sur ce que fut l'expérience politique du XXe siècle. L'anniversaire de la révolution d'octobre 1917 fournit l'occasion naturelle de les examiner. Cet essai s'efforce d'y apporter des réponses précises. Qu'est-ce que le populisme? Pour l'auteur, c'est une idéologie de synthèse qui permet à la droite de trouver le chemin des classes populaires en adoptant un style de gauche. Qu'est-ce que la radicalité? Une mythologie qui rapproche les extrêmes dans un rejet commun de la réforme et du compromis et facilite, le cas échéant, la circulation de l'un à l'autre. Dans certaines conditions de température et de pression politiques, la radicalité de gauche ou la radicalité populiste peuvent accéder au pouvoir. Elles en font alors un usage qui satisfera, en proportions variées, le goût de l'absolu qui anime les radicaux et la servitude volontaire qui anime les populistes. Cela donne ce qui mérite pour l'auteur le nom de « catastrophe ».

Le roman d'Ulysse



★★★★☆

Simone Bertière

Ed de Fallois, 260 p., 19 €

Que savons-nous d'Ulysse? Qui n'a pas entendu parler d'Ulysse, le plus populaire des héros de la Grèce

antique? Que dix ans durant, il a combattu avec les autres Grecs pour s'emparer de la ville de Troie, en Asie mineure, et qu'il a erré dix autres années en Méditerranée avant de regagner l'île d'Ithaque dont il était roi. Son existence est un formidable roman d'aventures, qui se transforme à l'occasion – lors du voyage de retour – en un conte merveilleux. On est d'ailleurs réconforté par l'histoire de ce personnage "fertile en ressources", qui affronte les pires épreuves, mais trouve toujours une solution pour en sortir, un homme plein de défauts, mais qui a l'esprit clair et qui refuse la fatalité. Le récit en a été fait, admirablement par Homère. Mais si on le lit sans préparation, on perd une grande partie de son sens.

Un homme entraîné à contre-cœur dans une interminable guerre et dont le retour est contrarié par une succession d'obstacles. Après vingt ans d'absence, il a retrouvé sa patrie et sa femme et reconquis son trône, dans une île perdue aux confins de l'Hellade. Il n'a plus rien à désirer. Est-il heureux pour autant? Le récit commence au moment où, faute d'avenir, il rumine sur son passé. Quel souvenir laissera-t-il? Il s'épanche auprès d'un jeune chevrier. Au cours de leurs entretiens sont évoqués tous les grands moments de sa vie, passés au crible de leur regard incisif. Il devient le héros de l'intelligence, plein de sagacité, un modèle d'endurance, d'optimisme et qui choisit d'être pleinement homme – celui que célébrera l'Odyssee. Écrit d'une plume allègre en marge des épopées homériques, ce livre est un vrai roman d'aventures, truffé de péripéties et jalonné

d'amours, qui n'exclut pas le merveilleux. Il est aussi une vivante évocation de la Grèce et de ses habitants aux temps légendaires. Prêtant à ses personnages ses qualités de conteuse et son humour bien connus, l'auteur s'en est donné à cœur joie dans un dialogue savoureux qui rajeunit la légende tout en restant fidèle à l'esprit d'Homère.

Tocqueville et les apaches



★★★★☆

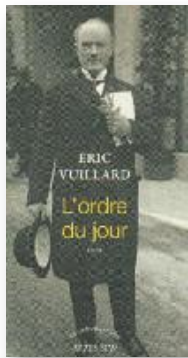
Michel Onfray

Autrement, 200 p., 18 €

Tocqueville passe pour le penseur de la démocratie et de la liberté dans un monde qui n'aime ni la démocratie ni la liberté. En fait, à le lire vraiment, on découvre qu'il fut assez peu démocrate et très peu défenseur de la liberté: en effet, ce philosophe justifie le massacre des Indiens d'Amérique, la société d'apartheid entre Noirs et Blancs, la violence coloniale en Algérie, le coup de feu contre les ouvriers quarante-huitards qui demandent du travail et du pain pour leur famille. Il ne faut pas s'étonner que ce libéral de gauche ait pu servir sous Mitterrand à justifier la conversion du socialisme au libéralisme en 1983 et, sous couvert de droit d'ingérence, les guerres néocoloniales commencées dès 1990.

L'auteur hélas ressasse certains thèmes, pourquoi toujours des piques contre la religion? Cet ouvrage recèle quelques perles, des réflexions vraiment intéressantes, mais aussi quelques portes enfoncées ou approximation (les aristocrates sont antisociaux!) Si l'on est Blanc, catholique, Européen, propriétaire, Tocqueville est le penseur ad hoc. Sinon, l'auteur de La démocratie en Amérique ne craint pas de justifier et de légitimer ce que l'on nomme aujourd'hui ethnocide ou crime de guerre.

L'ordre du jou



★★★★☆

Eric Vuillard

Actes Sud, 16 p., 16 €

Vingt-quatre hommes mûrs ou déjà vieillards se retrouvent dans le palais du président de l'Assemblée : ils sont le gratin du capitalisme allemand en plein essor. La scène se passe le 20 février 1933. Ces vingt-quatre hommes sont l'incarnation des principales entreprises allemandes : BASF, Bayer, Agfa, Opel, IG Farben, Siemens, Allianz, Telefunken. Ces noms résonnent toujours dans notre univers contemporain. Des élections décisives pour l'accession au pouvoir de Hitler vont bientôt avoir lieu. Ils vont se plier aux ordres du pouvoir hitlérien et

financer la campagne électorale du parti nazi.

L'auteur ouvre tout grand les portes et les coulisses de toutes ces salles de réunion qui protègent les secrets des négociations. Comme un journaliste d'investigation tendant un micro à la sortie de ces réunions, ou même en y assistant discrètement, il reconstitue avec précision toutes ces tractations, les tergiversations des uns, les compromissions des autres, les manipulations et les duperies qui aboutiront en 1938 à l'Anschluss. Le dernier chancelier autrichien, Kurt Schuschnigg, tente de sauver son poste et est forcé à la démission (après la guerre, il s'installe aux Etats-Unis et deviendra citoyen américain). Il est remplacé par le nazi Seyss-Inquart qui fait appel officiellement au Reich formalisant ainsi l'Anschluss.

Il narre aussi dans le détail le dîner qui a lieu le lendemain à Londres où sont réunis Neville Chamberlain, alors Premier ministre, une partie de ses ministres, dont Winston Churchill, et Joachim Ribbentrop, ambassadeur du Reich. Pendant ce dîner, Chamberlain apprend l'Anschluss. Qui cherche alors à manipuler l'autre en étirant les conversations ? Ce qui paraît être un exercice de mondanité est un piège que chacun, dans ce contexte tragique, tente de poser entre les pieds de l'autre.

L'Allemagne nazie a sa légende. On y voit une armée rapide, moderne, dont le triomphe paraît inexorable. Mais si au fondement de ses premiers exploits se découvriraient plutôt des marchandages, de vulgaires combinaisons d'intérêts ? Et si les glorieuses images de la Wehr-

macht entrant triomphalement en Autriche dissimulaient un immense embouteillage de panzers ? Une simple panne ! tel est la démonstration magistrale et grinçante des coulisses de l'Anschluss. On apprend donc que la Wehrmacht s'embourbe en pénétrant, le 12 mars 1938, en Autriche. Les mauvais esprits ricanent qu'ils se sont trompés de direction. Cela entraîne un gros embouteillage de Panzers.

Des petits pas entre coulisses et lumières, de réunions en conciliabules, au plus près des manipulations et des aveuglements, des arrangements et des coups-fourrés.

L'art de l'esquisse des personnages et de la description des lieux fait merveille et coexiste avec des incidences tout à fait symboliques. L'auteur conclut son livre en affirmant que « l'abîme est bordé de hautes demeures ». Combien de « hautes demeures » par les temps qui courent... ?

